



Ostende dans l'œuvre de Marcel Thiry

COMMUNICATION DE CHARLES BERTIN
À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 MARS 1982

Je commencerai par l'histoire d'un chat. Oui, c'est la nostalgie entêtée d'un chat que j'évoquerai en manière d'épigraphe à cette communication. Malgré la recherche attentive que j'ai faite, je n'ai pu découvrir dans la panoplie des passions humaines rien qui fût plus proche de mon propos d'aujourd'hui que l'insistant regret amoureux qui habitait la petite âme de Pétronius le Sage tout au long des hivers de son Connecticut natal.

Je ne sais si Marcel Thiry lui-même, arbitre-expert sur tous les chats et amoureux subtil de la gent cataire, a connu Pétronius au cours de ses pérégrinations dans le monde des félins littéraires, mais je suis bien sûr qu'il l'aurait aimé : il aurait trouvé en lui un compagnon de lutte et de rêve, aussi passionnément attaché à combattre le règne de l'irréparable et la tyrannie des Causes que les héros d'*Échec au Temps* ou de *Nondum Jam Non*.

Mais qui est donc Pétronius ? Pétronius le Sage, c'est le chat du narrateur dans un roman de Robert Heinlein, dont je ne vous dirai pas le titre tout de suite. Dès la première page du récit, nous apprenons que ces deux personnages habitent ensemble, et sans autre famille, une vieille ferme isolée dans la lande américaine. La maison a beaucoup de charme et de poésie. Elle serait même parfaite, si un caprice de son architecte ne l'avait dotée de onze portes pour communiquer avec le monde, — sans compter la chatière de Pétronius qui a très exactement la largeur de ses moustaches.

L'été, tout se passe à merveille dans la maison sur la lande, et nos deux amis sont parfaitement heureux. L'hiver, il y a un petit ennui : Pétronius refuse

absolument d'utiliser sa chatière quand il neige, et il neige très souvent de novembre à mars dans le Connecticut. Alors, commence le rituel : notre chat va se poster devant une des onze portes, et il attend avec patience que son compagnon la lui ouvre, — ce qui arrive tôt ou tard. Pétronus constate que l'hiver règne également de ce côté du monde et que la même déplaisante matière blanchâtre recouvre une terre que le dieu des chats avait faite odorante et savoureuse. Naturellement, il refuse de sortir, et il essaie une deuxième porte, puis une troisième... Et le narrateur nous dit :

Il me fallait chaque fois faire le tour des onze portes en sa compagnie, les lui ouvrir l'une après l'autre, et lui faire constater que l'hiver sévissait partout de façon égale (...).

Il s'obstinait ensuite à ne pas sortir tant qu'il n'y était pas absolument forcé par ses propres contingences internes.

Lorsqu'il rentrait, la glace collée à ses pattes faisait un bruit de claquettes sur le plancher. Il braquait sur moi un regard foudroyant et refusait de ronronner jusqu'à ce que tout fût léché et séché. Alors, seulement, il me pardonnait... jusqu'à la sortie suivante.

Mais il n'abandonna jamais sa recherche de la porte ouvrant sur l'été¹.

LA TENTATION DE L'IMPOSSIBLE

Une porte sur l'été... C'est le titre du roman de Robert Heinlein. Et c'est également, si l'on veut bien attribuer à la saison dorée sa signification emblématique, le rêve que poursuivent, avec une patience aussi obstinée que celle de Pétronus, la plupart des personnages de Marcel Thiry, nouvelliste ou romancier. Mais, à la différence de notre chat, les héros thiryens n'attendent nullement qu'un compagnon bienveillant leur entrebâille la porte en question. Comme l'a noté Dominique Hallin : « Les héros de Thiry, romancier, sont le plus souvent des personnages combattants qui ne se résignent pas à subir la tyrannie

¹ Robert Heinlein, *Une porte sur l'été* (traduit de l'anglais par Régine Vivier), Paris, J'ai lu, 1978, p. 6 et 7.

dont ils sont accablés et qui déploient, avec des succès divers, des trésors d'ingéniosité pour secouer le joug qui les écrase². »

Ce joug qui les écrase, c'est, pour nombre d'entre eux, le fardeau de leur propre culpabilité : le sentiment de la faute sinue à travers toute l'œuvre de Thiry, comme le leitmotiv musical du destin. Si sa poésie ne nous en apporte qu'un écho intermittent et parfois assourdi, ce sentiment apparaît en revanche au premier plan dans la plupart des romans et des récits, où le lecteur ne rencontre guère de héros qui ne ploie sous le poids d'un acte de son passé. On se souvient de la phrase douloureuse qui ouvre *Comme si* : « Tel est le fait. Tout se passe comme si, quelque part, un compte m'était tenu de ma vieille promesse protestée³. »

Dans le même roman, Octave Servance s'accuse de l'infirmité de son frère ; Lisa, la concierge d'*Échec au Temps*, se croit responsable de la mort de sa petite-fille ; le narrateur de *Nondum Jan Non* s'attribue la responsabilité de la maladie et de la mort de sa maîtresse. Le remords est parfois si intense qu'il lui arrive d'agir à travers le temps, par ancêtres interposés : Hervey, le physicien d'*Échec au Temps*, est accablé de honte au souvenir d'une erreur de jugement commise cent vingt années plus, tôt par un de ses bisaïeux : erreur assez grave, il faut bien l'admettre, puisqu'elle entraîne la défaite anglaise à Waterloo...

Mais l'innocence elle-même ne confère aucune immunité au personnage thiryen : M. Cauche, le héros de *Distances*, qui n'a point commis de faute, perd sa fille, à peine mariée ; Vitaile est congédié par son employeur ; Juste est assassiné ; Simul meurt à vingt ans. Tous sont les victimes d'un univers asservi aux Causes, où, comme le dit plaisamment Axidan, dans *Échec au Temps*, « on ne peut épargner sans s'enrichir, ni jeter l'argent par les fenêtres sans se ruiner ». Quel rêve, continue Axidan, qu'un monde « où l'on gagnerait à la loterie sans avoir de billet, où le lendemain du 5 ne serait pas nécessairement le 6, où les enfants naîtraient sans avoir de père, et où les buveurs d'eau courraient (...) leur chance d'ivresse⁴ ! ». Tous sont également les sujets rebelles et martyrs d'un univers où la barrière est infranchissable entre les vivants et les morts, d'un univers où l'homme ne dispose que d'un seul corps et d'une seule vie, d'un univers, enfin, régi par l'unique Dieu

² Dominique Hallin-Bertin, *Le fantastique dans l'œuvre en prose de Marcel Thiry*, Bruxelles, ARLLFB, 1981, p. 17.

³ *Comme si*, Anvers, Bruxelles, Éd. Le Monde du Livre, 1959, p. 7.

⁴ *Échec au Temps*, Paris, Les Éditions de la Nouvelle France, 1945, p. 50 et 51.

dont l'existence ne puisse être contestée : le Temps et ses deux attributs impitoyables, l'irréparabilité et l'irréversibilité.

Dès lors, c'est l'affrontement entre créatures et destin qui nourrit en permanence la fiction romanesque dans l'œuvre de Marcel Thiry. Cette unité thématique qu'on pourrait appeler « la tentation de l'impossible », module diverses variations d'un récit à l'autre, mais l'enjeu est toujours d'ordre métaphysique. Si bien que lorsque la conduite du récit fait fleurir l'événement fantastique, celui-ci ne revêt jamais le caractère gratuit et si fréquemment dérisoire qui est le sien sous la plume d'un écrivain médiocre : il apparaît au contraire, au sein de ce combat, affreusement inégal en apparence, comme le gage d'espoir d'une victoire devenue possible du personnage humain. Car, pour effacer ou réparer la faute, pour revenir à l'instant du choix fatal où l'on a emprunté la voie qui mène au malheur, pour modifier l'accompli, pour emprunter une autre route du possible, pour apporter un triomphal démenti à la loi de l'irrévocable qui pèse sur notre condition depuis le péché d'Eve, et qui nous corne aux oreilles, à travers Sophocle, Shakespeare, et la fureur impuissante de tous les poètes, que « ce qui est fait ne peut être défait », pour retrouver enfin l'innocence d'un monde libéré des Causes, tous les coups sont permis, toutes les armes sont autorisées : l'argent, la science, l'imagination, la poésie, et tous les pouvoirs de l'amour, de la mémoire et de la douleur. Entre le sac d'or du narrateur de *Nondum Jam Non* qui voyage dans le temps pour éviter à Fête la pauvreté, et — qui sait ? — le cancer, et les poèmes subversifs qu'Axidan écrit dans l'espoir, dit-il, de « déranger la machine », la panoplie thiryenne est merveilleusement riche : citerai-je l'appareil à rétrovision d'*Échec au Temps*, le microscope de *Voie lactée*, les opérations boursières de *Comme Si*, les vertus de l'incantation poétique qui agissent dans *Simple Alerte*, les dons de voyant de *Simul*, l'innocence inspirée de *Juste* ? Mais il est intéressant de constater, en suivant le fil chronologique de l'œuvre, que Marcel Thiry, à mesure qu'il avance en âge et qu'il approfondit sa recherche, renonce progressivement à toute machinerie et à toute dramatisation extérieure pour confier aux seules forces de la mémoire et de l'amour la mission de faire « échec au temps ». Trente années après le roman qui porte ce titre — *Échec au Temps*, publié en 1945, était terminé en 1938 —, c'est un fantastique affiné, épuré, réduit aux seules sorcelleries du souvenir, qui envoûte le

lecteur dans ce douloureux et magique chef d'œuvre qui s'appelle *Nondum Jam Non*.

OSTENDE : UNE PORTE SUR L'ÉTÉ

Une porte sur l'été... Ce que peut être l'image de l'été dans l'imagination des personnages de Marcel Thiry, je viens de le rappeler. Mais la porte, cette porte qu'évoquent les terribles poèmes de *Quai Joseph*, dans *Usine à penser des choses tristes*⁵, écrits par Thiry quand il touchait le fond du désespoir, cette porte « par où la nuit serait finie », où la trouver ? Existe-t-il sur cette terre un lieu plus favorable que d'autres à l'éclosion du miracle ? Est-il un endroit où l'on peut « quémander la brèche », et, après avoir longuement erré « à tâtonnantes mains le long du béton rêche, (...) trouver cette porte et la franchir ? ». Un lieu où l'on aurait une chance plus grande qu'ailleurs de découvrir « ce levier secret de marche arrière dans le Temps⁶ » qu'il suffirait de manœuvrer pour accéder à la liberté et au bonheur ?

Ô surprise ! Mon sentiment est que la réponse est affirmative. Marcel Thiry, bien sûr, ne l'a jamais dit, ni écrit clairement, mais il est une ville, qui n'est ni Paris, ni Liège, dont la présence dans son œuvre est si rayonnante, qui exerce sur ses personnages un pouvoir d'attraction si évidemment ensorcelant, dont le rôle catalyseur dans l'action romanesque est si fondamental qu'elle en devient tout autre chose qu'un simple théâtre accidentel. Cette ville, c'est Ostende.

Non seulement l'évocation de son port, de son phare, de ses quais, de sa gare, de sa minque nous vaut quelques-uns des moments poétiques et musicaux les plus somptueux de toute la prose thiryenne — il suffit que Gustave Dieujeu, Simul ou l'amant heureux de Fête foulent le pavé ostendais pour que la température du récit s'élève —, mais c'est aussi dans ses murs que se déroulent un certain nombre d'épisodes essentiels de la lutte contre le Temps.

En fait, Ostende joue un rôle déterminant dans trois des œuvres les plus importantes de Thiry : *Échec au Temps*, *Simul*, et *Nondum Jam Non* ; la ville apparaît brièvement dans *Comme Si*, est citée dans plusieurs poèmes, approchée

⁵ *Usine à penser des choses tristes*, Lyon, Les Écrivains réunis, 1957, p. 24.

⁶ *Âges*, Lyon, Les Écrivains réunis, 1950, p. 46.

dans d'autres⁷, et, enfin, fournit à l'auteur de *L'Enfant prodigue* l'occasion d'un admirable article publié le 1^{er} janvier 1960 en première page du journal *Le Soir* sous le titre *Fugue à Ostende*.

IL N'Y A PAS D'HOMME LIBRE...

Ce texte mérite pour plusieurs raisons que nous nous y arrêtions un moment. Comme vous allez l'entendre, il commence sur un ton badin, mais nous savons tous que Marcel Thiry, qui était la discrétion même, ne détestait pas ironiser quand il était acculé à la confiance. Lorsqu'il dénonce dans cet article les servitudes qui écrasent l'homme d'aujourd'hui ou qu'il évoque le souvenir de ses vacances enfantines à la côte, c'est la pudeur qui commande son sourire :

Quand la radio annonce une tempête en mer du Nord, dit mon ami, je prends le train pour Ostende.

– Voilà un beau programme de vie ! Mais quoi ! Toutes affaires cessantes ?

– Toutes affaires cessantes, dans la même mesure où elles devraient bien cesser si j'avais une bonne grippe, si je devais assister à un enterrement, ou si j'étais convoqué chez le contrôleur des contributions... (...) Ce ne serait pas un homme libre, celui qui ne prendrait pas le train pour Ostende quand on hisse le cône de tempête.

... Bien entendu, il n'y a pas d'homme libre, la liberté est un mythe, et c'est en pensée seulement, comme vous et moi et comme tout le monde, que, sur l'annonce d'un gros temps ou d'une haute marée, mon ami prend passage sur un de ces longs trains glisseurs, qui, toutes les soixante minutes, s'élancent vers la côte. (à)

La vérité est que la fugue innocente n'existe pas. Pour manquer le bureau quotidien, le bridge de M^{me} Chose ou le rendez-vous du dentiste (...), il ne faut rien de moins que la grande passion coupable.

⁷ N'oublions pas *Jeune fille la Paix* (*Âges*, p. 120 et 121) : « J'ai connu en beau tramway blanc, du Zoute au Coq, / Par le creux des dunes douces comme des seins, / Le vent du soir de juillet mil neuf cent quatorze... »

Et Marcel Thiry poursuit son article en évoquant avec nostalgie les voyages d'enfance à la mer : on prenait le train, bien entendu, et le convoi s'appelait « le Nord-Express » ou « la Malle des Indes ». Il se demande si la gare d'Alost où ne passe plus la nouvelle ligne, a toujours ses créneaux de château fort : « Je crois bien, dit-il, que je dois à ce gothique 1900 (...) de m'être obstiné longtemps à placer sous les murailles Grenelées de la gare d'Alost la bataille des Éperons d'Or. » Il revoit la « cathédrale en impasse » de la gare de Bruges, « pleine d'une pénombre sonore », et il retrouve le goût du « pistolet fourré », imprégné de l'odeur de la fumée et saupoudré de poussière de charbon que des parents prévoyants imposaient aux jeunes estomacs tirillés par la longueur du trajet :

Si le sentiment de patrie est fait pour une part de souvenirs communs, le patriotisme belge doit sans doute beaucoup aux vacances à la plage. Je ne sais ce qui remplacera pour les générations nouvelles, dispersées dès juillet dans des voyages éparpillés aux quatre coins de l'Europe, cette solidarité des mémoires, ce patrimoine indivis des mêmes impressions d'enfance qui crée un lien entre les gens de mon temps. D'avoir mangé ce même « pistolet » fourré à la fumée de gare, comment ne se sentirait-on pas frères ?

Et l'auteur de *Simul* termine son article en avouant qu'aujourd'hui encore, il ne peut apercevoir, sur un quai de gare, « l'indication du train d'Ostende sans éprouver l'aiguillon d'un désir » :

Je crois voir l'estacade, je crois sentir l'odeur du brise-lame, comme si j'y étais.

– Puisque c'est comme si vous y étiez, quel besoin d'y aller ?

C'est vrai : quel besoin ? Il n'y a pas une sensation, bruit des vagues, blancs des écumes déferlantes, tous les verts de la mer, toutes ses odeurs, il n'y a pas une variante de ce concert tant de fois réentendu que ma mémoire ne puisse me restituer et me faire sentir dans ses détails les plus vivants. Qu'est-ce que la présence réelle, qu'est-ce que le rapprochement peuvent ajouter à cette riche possession par le souvenir ?

Mais attention ! Voici que nous ne discutons plus de la mer, mais bien de l'amour.

Je pense que ce texte, inconnu de la plupart des lecteurs de Marcel Thiry, même des plus attentifs, méritait une exhumation. Avec *Falaises*, avec *Le Pied*, avec certaines confidences de *Marchands*, il figure parmi les rares écrits ouvertement autobiographiques, que nous ait laissés le poète de *Statue de la Fatigue*, qui n'était pas loin de partager l'avis d'Henri de Régnier : « Tout homme à s'expliquer se diminue : on se doit son propre secret. »

L'ÉVASION DE GUSTAVE DIEUJEU

Dans le cas présent, l'intérêt du document ne se limite d'ailleurs pas au plaisir que nous éprouvons d'en savoir un peu plus sur l'enfance de Marcel Thiry ou d'apprendre que nous appartenons avec lui à la confrérie du petit pain fourré : il va beaucoup plus loin, puisqu'il confirme à vingt-cinq ans de distance, la connivence presque gémellaire qui unit sur certains points l'auteur d'*Échec au Temps* et le personnage de son livre, Gustave Dieujeu, ce commerçant namurois, qui décide, un lundi d'avril 1935, sur le quai d'une gare de Charleroi, de monter dans le train d'Ostende au lieu de rentrer chez lui, assumant ainsi, dans la réalité de l'œuvre, l'escapade que l'article de 1960 attribue à un ami imaginaire : « Brusquement, devant la perspective de la médiocrité prochaine, un moi-même que je ne connaissais pas s'était levé et avait cherché son salut vers une porte nouvelle, condamnée depuis des générations par ma famille bourgeoise : la porte merveilleuse du Hasard⁸. »

Je viens d'utiliser le mot « assumer » : il faut l'entendre dans sa signification la plus dramatique, puisque Gustave Dieujeu, après avoir financé la croisade contre le Temps que mènent Hervey et Axidan au sixième étage d'une maison ostendaise, ne reverra Namur que quelques mois plus tard pour y trouver son entreprise ruinée et son patrimoine dilapidé. Et c'est dans un monde où l'on enseigne aux enfants

⁸ *Op. cit.*, p. 30.

des écoles que Waterloo est une défaite française qu'il affrontera les conséquences judiciaires de sa banqueroute.

Ainsi, *Échec au Temps* nous est narré depuis une prison par un homme qui s'est construit, entre l'espoir et la connaissance, une manière de bonheur : même si l'énorme bouleversement historique auquel il a participé n'a entraîné en fin de compte qu'un plissement dérisoire à la surface de l'univers — l'hippodrome d'Ostende qui portait le nom de Ney s'appelle maintenant Wellington, et c'est « un quadrupède à crinière » qui a remplacé l'aigle impériale au sommet de la butte de Waterloo —, il sait qu'il est désormais possible de renverser le Temps comme un gouvernement : « Je ne sais comment, je ne sais par qui, mais je crois qu'un jour, il n'y aura plus d'irréparable. Je crois que quand les hommes se seront mis à détester l'invincibilité des Causes, celles-ci seront déjà condamnées (...) Et c'est pourquoi la prison m'est si douce⁹. »

Pourtant, lorsqu'il descend du train à Ostende le soir de sa fugue et qu'il se retrouve « léger et sans bagages » sur le quai de la gare maritime, Gustave Dieujeu est encore loin d'être sûr de son fait. En réalité, il n'a pas encore consenti à sa propre évasion, et s'il achète un tube de dentifrice, une brosse à dents et un pain de savon, réunis en un « petit paquet amical » dont il entend « crisser le papier de soie » dans la poche de son veston, c'est simplement pour se donner l'exquise liberté de la croire possible : « Je m'en allai vers la digue. Elle était déserte. Le soir achevait de tomber, un soir tendu de longs nuages qui laissaient à l'horizon, sur la mer sombre, une bande de vert finissant. La marée était basse, la plage vide ; la mer muette avait ce calme absolu des jours de petite pluie. Il ne pleuvait plus cependant, et dans l'air sans un souffle, malgré l'absence de toute végétation, on respirait une mystérieuse certitude de printemps¹⁰. »

Il y a assez peu de notations descriptives relatives à la ville ou à la plage d'Ostende dans *Échec au Temps*, et elles se trouvent groupées pour la plupart dans les quelques pages qui évoquent l'incertitude du narrateur au cours de ce premier soir. C'est en réalité le seul moment du livre où celui-ci s'accorde le loisir de contempler le monde autour de lui. Dès qu'il aura rencontré Hervey et Axidan dans un café de la digue, il se laissera progressivement émouvoir, sinon gagner, par

⁹ *Ibid.*, p. 254 et 255.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 35.

la psychose obsessionnelle qui habite les deux hommes, et il n'aura plus un regard pour le décor urbain qui l'environne. C'est grâce à des repères de hasard qu'il mesurera l'avance de la saison : il y a des tulipes sur la table du restaurant, puis des iris dans les parterres des jardins publics ; il croise sur la digue des joueuses de tennis ; il ne fait plus tout à fait noir quand on voit sortir du port la troisième malle de Douvres ; tiens ! ce sont des pivoines, maintenant, qui décorent les tables d'hôtes, et tous les hôtels de la plage sont ouverts. Il est vrai qu'on est le 18 juin...

Mais le premier soir, Gustave Dieujeu est encore « vacant ». Il regarde et il écoute :

J'aime ce coin-là, loin des palaces, à l'entrée du chenal, dans le voisinage des rues de pêcheurs où sèchent devant les portes les chapelets des plies enfilées, et sous la protection de ces bras de lumière que le phare, en tournant comme un moulin, projette sur la dune, sur la ville et sur le large. Je me promettais une bonne marche dans la fraîcheur de la nuit. J'irais écouter les barques des bassins tirer longuement sur leurs amarres, et je regarderais dans l'ombre le balancement de leurs masses gémissantes. Je traverserais la petite plage qui mène à l'estacade, j'aurais sous mes chaussures de ville le doux affaissement du sable fin, puis le résonnement maritime des planches de la jetée. Malgré le calme plat, tout au bout du peer, penché sur le large bastingage blanc, j'entendrais avec bonheur le flot briser faiblement dans le noir. Et c'est là que je tiendrais conseil et que j'orienterais ma vie¹¹.

Nous sommes très loin ici de la splendeur lyrique qui transfigure les nuits d'Ostende sous la plume du narrateur de *Nondum Jam Non* : Gustave Dieujeu n'est qu'un commerçant paisible, plus familier des chiffres que des songes, ennemi de toute extravagance de langage, et il n'est pas amoureux. Son ton est mesuré, tranquille, sans passion. Il n'est pas poète pour un sou, mais quand il dit ce qu'il voit, on peut lui faire confiance. Marcel Thiry a fort bien compris qu'il n'en fallait pas moins pour que nous ajoutions foi à l'histoire invraisemblable que va nous raconter le négociant namurois. C'est pour accroître la crédibilité romanesque de

¹¹ *Op. cit.*, p. 38.

son œuvre qu'il se résout à cette économie : l'auteur n'a pas le droit de substituer ses dons à ceux du narrateur à qui il a confié la conduite de son récit.

LE RÊVE DE ZACHARIE SIMUL

Cette contrainte stylistique n'existe pas dans *Simul*, qui est écrit à la troisième personne.

Zacharie Simul est sans doute, avec Juste, le personnage le plus émouvant que Marcel Thiry nous ait donné. Comme Juste, il est sans reproche. Comme Juste, il meurt à vingt ans, et, en somme, assassiné lui aussi. Nous aurions aimé le connaître plus longtemps. Hélas ! L'action du livre ne nous permet d'accompagner sa route que durant quelques heures, au cours de l'après-midi du 30 juillet 1914 et pendant la journée du lendemain. Il est vrai que ces quelques heures marquent le sommet heureux de sa courte existence.

À l'instar de la plupart des héros thiryens, Simul représente l'incarnation d'une nostalgie métaphysique de son auteur. Que dans l'immensité du temps et de l'espace, une seule durée soit accordée à notre vie et une seule enveloppe à notre corps, est pour lui un sujet permanent de souffrance. Que nous soyons, à chaque instant de chaque journée, contraints de « choisir », et par conséquent de renoncer à une part des virtualités que le destin nous propose, lui apparaît comme une mutilation difficilement supportable. Dès lors, comment ne pas succomber à la tentation de rêver, ou même d'oser, l'impossible ?

C'est au profit de son compagnon de cours Walter de Hutier qu'il le fera. En cette fin d'année scolaire, qui est aussi — mais les deux amis ne s'en doutent guère — la fin d'un monde, Walter est confronté à un double choix dont l'orientation de son avenir va dépendre : présenter le lendemain 31 juillet 1914 son examen au Concours général ou accompagner sa fiancée qui part en vacances en Angleterre ; en second lieu, si les menaces de guerre se précisent, s'engager comme volontaire ou entamer paisiblement ses études de Droit à l'Université. Dans les deux cas, l'ambitieux Walter, qui préfère les lauriers à l'amour et la toge au fusil, choisira le parti le plus favorable à sa carrière. Mais Simul, pour restituer à son ami toutes les chances de sa destinée, décide de vivre à sa place et pour lui les occasions qu'il a manquées : il renonce donc à sa propre participation au Concours général pour

accompagner la jeune fille dans son voyage et il s'engagera dans l'armée à la place de Walter.

LE TRAIN INFECTÉ PAR LA GUERRE

Et c'est ainsi que le lendemain, il prend le Nord-Express pour Ostende en même temps que Jeanne Philippe, qu'il aime en secret et qu'il a baptisée Nausicaa dans son langage intérieur, depuis qu'à l'école, il l'a entendue chanter la mélodie de Reynaldo Hahn.

Les vingt-cinq pages que Marcel Thiry consacre à la description du voyage de ce train du 31 juillet 1914, qui, autour des deux jeunes gens, emmène de Liège à Ostende, à travers la campagne ensoleillée, les derniers vacanciers de la paix et les premiers mobilisés de la guerre, sont pour moi parmi les plus éblouissantes de notre littérature.

J'ai toujours pensé qu'il était impossible de rendre justice à certains grands textes sans évoquer à leur propos les lois et les joies de l'art musical, mais j'ai rarement éprouvé ce sentiment avec autant d'évidence qu'à la lecture de cet étonnant morceau. La subtilité de la composition et de l'écriture y assure un contrepoint presque magique entre les divers thèmes du récit qui échangent leurs variations à l'infini comme des oiseaux qui se répondent dans une forêt.

Le ton est donné dès l'arrivée en gare des Guillemins du convoi venu d'Allemagne et l'envahissement désordonné des « premières » par une humanité composite où les toilettes de couleur vive et les complets clairs des départs en vacances, les petits seaux de métal et les filets à crevettes de la marmaille alternent avec le gros drap, les pantalons de treillis et les bonnets de police des troupiers encombrés de leur barda. Dans le décor de velours rouge capitonné de la voiture-salon, « dont les glands soutaches balançaient en mesure à chaque accoudoir comme pour compter les secondes qu'il restait à vivre au siècle des voitures-salons¹² », les souliers à clous et les fourbis sonores se casent tant bien que mal entre les raquettes de tennis et les cartons à chapeaux des estivantes qui ont retenu une chambre avec vue sur mer dans les palaces d'Ostende. Et, déjà, « ces militaires

¹² *Simul et autres cas*, Bruxelles, Éd. du Large, 1963, p. 78.

pantalonnés de coutil blanc¹³ », qui ne savent pas encore que la mobilisation, c'est la guerre, commencent à déballer leurs tartines, pendant que les bourgeois un peu effarés pensent « ne pouvoir mieux faire que de feindre de ne pas voir¹⁴ ».

Debout, dans un des angles du wagon, près d'une large vitre, Simul est en paix avec lui-même. Il accomplit l'évasion que Walter a refusée, et il l'accomplit gratuitement, puisque, tout amoureux qu'il soit de celle qu'il appelle « la fille d'Alcinoüs », il ne l'accompagne « que de loin et sans être connu d'elle¹⁵ ». C'est du moins ce que sa modestie imagine. Mais, bien sûr, Walter a parlé souvent à sa fiancée de la singulière intelligence divinatrice de son ami ; elle l'a croisé plus d'une fois dans les rues de Liège. Et ce matin, elle a parfaitement reconnu sur le quai de la gare le jeune garçon sauvage « au costume mal coupé » et à « la cravate nouée en corde¹⁶ ». Tout à l'heure, elle traversera « dans toute la longueur de la voiture le bivouac pêle-mêle des réservistes cassant la croûte¹⁷ » pour venir lui parler.

Mais, plus que la présence de Jeanne Philippe elle-même, ce qui occupe Simul pour l'instant, c'est la révélation qui vient de le frapper brusquement en contemplant l'étrange magma humain qui emplit la voiture-carrosse. Cette révélation, c'est que la guerre est désormais inévitable, et que la mélodie modulée à travers les cahots par ce train qui se hâte de façon dérisoire vers un bonheur qu'il n'atteindra plus, c'est le chant funèbre de l'Europe et du siècle :

Il sut voir l'avenir, les premiers uhlands à l'aube avançant à travers les vergers coupés de haies du plateau de Herve, il entendit le canon des forts. Il vit surtout, et la curiosité qui faisait un des ressorts de son caractère s'y complut passionnément, le déroutement des destinées, les hasards multipliés, toute la poésie du fortuit libérée à travers le monde. (...) Ces rappelés des vieilles classes, recrutés au temps du tirage au sort et du remplacement, étaient tous des ouvriers ou des agriculteurs. Au lieu des routines monotones de l'atelier ou de l'étable, ils allaient connaître la succession accélérée des événements

¹³ *Ibid.*, p. 68.

¹⁴ *Ibid.*, p. 63.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 59.

¹⁶ *Ibid.*, p. 69.

¹⁷ *Ibid.*, p. 67.

baroques ou dramatiques, défilant à toute vitesse comme ces images que la fièvre ne cesse pas de tirer du fond inépuisable de la gratuité : les convois, les casernes, les contremarches, les campements, les amitiés, les attentes dans la tranchée, les batailles, — tout cela qui était en puissance dans ce livret de mobilisation que la plupart portaient en sautoir, à demi engagé en oblique dans la veste, à hauteur du deuxième bouton détaché ; tout cela qui était contenu dans ce mot de « guerre » qui avait infecté le train venu d'Allemagne, et dont le germe proliférait déjà en myriades de hasards anarchiques¹⁸.

Il y aurait encore mille choses à dire sur ce voyage à Ostende. En vérité, seule une analyse thématique approfondie pourrait situer dans leur véritable lumière la richesse et la profondeur de ces vingt-cinq pages dont je n'ai que brossé le décor. Elle montrerait avec quelle fascinante subtilité Marcel Thiry parvient à concilier les rigueurs de la conduite du récit et la poésie de la symbolique. Comment ne pas voir, par exemple, dans la randonnée cahotante du train de luxe à travers un paysage de « houblonnières et de petits bourgs à toits rouges¹⁹ » une image de la course aveugle de l'Histoire ? Comment ne pas voir une réplique de *Oa jeune fille la Paix* — que Marcel Thiry rencontra le même jour dans le tramway blanc qui va du Zoute au Coq — en cette ravissante *Nausicaa* qui abandonne sa nuque au dossier de velours du fauteuil rouge et offre à la contemplation de Simul, « sous la toque de paille lavande²⁰ », sa « douce jonchée de chevelure blonde » et son « profil aux yeux clos²¹ » ?

Quand le train s'arrête au bord du chenal, Zacharie conduit la fiancée de Walter jusqu'à l'enceinte de la douane. Elle lui serre la main et tend son billet au contrôleur : « Un homme en toile bleue prit ses bagages, et elle entra dans l'antichambre de la mer²². » Ultime et pathétique analogie avec « la jeune fille la Paix » : « Elle partait pour plus de quatre ans. »

¹⁸ *Op. cit.*, p. 64 et 65.

¹⁹ *Ibid.*, p. 76.

²⁰ *Ibid.*, p. 69.

²¹ *Ibid.*, p. 78.

²² *Ibid.*, p. 80.

LE VENT DU SOIR DE JUILLET MIL NEUF CENT QUATORZE...

De la pointe de l'estacade, Zacharie suit longuement le départ de la malle, puis il descend sur la plage et il escorte un moment en longeant la mer le navire qui diminue rapidement en suivant son parcours oblique par rapport à la côte :

Il n'y avait plus eu enfin qu'une fumée à l'horizon, puis un souvenir de fumée. Très las tout à coup d'avoir marché sur le sable, le jeune homme était revenu dans Ostende où la chaleur faisait les rues désertes. Sur un quai du port, comme l'après-midi avançait déjà, il avait déjeuné de crevettes et de petits pains dans un café sombre et frais dont la façade blanche était tendue de filets de pêche. Puis, sur la plage, adossé à une cabine de bain, il avait dormi un sommeil alterné de Grèce bleue et de wagon-salon rouge, avec, en filigrane, le même visage et le même tout proche décolleté en pointe²³.

En fin d'après-midi, Zacharie retrouve Walter, qui arrive de Liège à son tour et qui lui apprend qu'après une conversation avec son père, il a décidé de ne pas s'engager dans l'armée. Les deux amis se promènent un moment dans les rues, puis ils gagnent la digue et, face à la mer, ils s'asseyent sur un banc au crépuscule :

C'est alors que sortit, d'entre les deux jetées encore pâles dans le bleu, sous le lent tournoiement des trois pinceaux de lumière que venait d'allumer le phare, la troisième malle d'Ostende-Douvres. Ses feux glissèrent d'abord au ras de l'estacade dans un silence de lucioles. (...) Puis, le sombre fuseau du paquebot s'échappa du chenal vers la haute mer. On entendait à peine la hâte paisible des machines. Le rang des hublots pointillait d'un listel de clous lumineux la courbure de la coque élancée vers sa course. Et bientôt le navire, confondu dans la nuit, ne fut plus visible que par sa constellation de lumières, la verte, la rouge, et tous ces points d'or, qui progressaient ensemble en diminuant vers le large. Walter et Zacharie contemplaient cette féerie quotidienne, sans percevoir que la fuite de cette grande Ourse polychrome devait ce soir une beauté plus pathétique à ce qu'elle était la dernière avant la longue extinction

²³ *Op. cit.*, p. 81.

des feux ; ils ne pouvaient soupçonner ce que le nom d'Ostende et celui de Douvres allaient demain signifier sur la carte de la guerre. (...) Cependant, le silence des deux garçons était bien celui qui se fait devant un mystère. (...)

C'est à cette minute que fut prise la résolution de Zacharie. (...)

Il s'engagerait à la place de Walter, comme, à sa place, ce matin, il avait pris le Nord-Express pour accomplir le départ avec Jeanne²⁴.

LE SACRIFICE INAGRÉÉ

Ainsi, comme Gustave Dieujeu avait découvert la liberté en prenant le train d'Ostende, c'est à Ostende que Zacharie Simul offre le sacrifice de sa vie pour que son ami Walter réalise toutes les chances de la sienne.

Hélas ! Le vers du *Crimen Amoris* de Verlaine — « On n'avait pas agrée le sacrifice » —, placé par Marcel Thiry en épigraphe de son récit, nous rappelle sèchement que l'impitoyable indifférence des dieux est en fin de compte la seule loi qui gouverne les hommes.

Zacharie est tué à la guerre, mais l'avenir de Walter de Hutier sera très différent de ce que Simul avait rêvé : bien entendu, il n'épouse pas Nausicaa, et s'il devient célèbre et riche grâce au Barreau et à la politique, il choisit malheureusement de faire carrière à l'extrême-droite, — ce qui le conduira en 1940 à la collaboration avec l'ennemi et en 1945 devant le peloton d'exécution.

UN ROMAN D'AMOUR

Nondum Jam Non est un roman d'amour.

Je sais bien qu'un certain usage fondé sur des considérations qui touchent à l'histoire de la littérature populaire attribue à l'expression une connotation de mièvrerie un peu geignarde. Mais si nous la rendons à sa fraîcheur première, elle traduit avec exactitude le contenu et la signification de l'ultime roman de Marcel Thiry : *Nondum Jam Non* est un récit dans lequel l'amour est le moteur essentiel, sinon exclusif, de l'action romanesque.

²⁴ *Op. cit.*, p. 93, 94 et 95.

Le narrateur est un homme âgé, solitaire et riche, indifférent au présent, insoucieux de l'avenir, qui consacre toute la puissance amoureuse de sa mémoire à rendre vie à la femme qu'il a perdue. Cette femme, il la nomme « Fête » : ils ont vécu ensemble, vingt années plus tôt, une aventure d'une intensité bouleversante. Mais Fête est morte d'un cancer au sein.

Le narrateur a aménagé l'appartement qu'il occupe en une manière de temple du souvenir, de « chambre d'incantation²⁵ » où ce « prêtre de l'impossible²⁶ » — l'expression est de Dominique Hallin — consacre ses nuits à la reconquête délectable du passé.

Les plus hauts moments de son amour avec Fête remontent à l'époque où il était pauvre. La rencontre providentielle qu'il fait d'un ancien compagnon d'armes d'origine norvégienne, qu'on appelle « Monsieur Non », et qui est un remarquable homme d'affaires, lui procure une situation : « représentant exclusif pour les deux Flandres d'une fabrique suédoise de scies mécaniques²⁷ ».

LE BONHEUR FOU

Alors, commence le bonheur fou. Faisant fi de toute prudence, bien que Fête soit en instance de divorce, les deux amants parcourent les routes de l'arrière-pays côtier dans une vieille 16 C.V. Citroën. En quête d'improbables commandes, ils prospectent les scieries de la région, conjuguant les devoirs de la représentation commerciale et les plaisirs d'un voyage de noces perpétuel. Le soir, ils regagnent la chambre d'hôtel que le narrateur a louée pour l'hiver à Zébruges, « dans ce petit port affreux et poétique, neuf et démodé, avec son alignement de maisons Léopold II au bord de la mer²⁸ ».

Sans doute les états de commissions du narrateur ne sont-ils guère brillants. Il est vrai que le couple éprouve chaque jour beaucoup de hâte à terminer la tournée : « Clandestins, incertains, menacés, coupables et vulnérables, nous vivions

²⁵ *Nondum Jam Non*, Bruxelles, Éd. De Rache, 1966, p. 33.

²⁶ *Ibid.*, p. 72.

²⁷ *Ibid.*, p. 42.

²⁸ *Ibid.*, p. 43.

dans notre île changeante qui était tour à tour 16 C.V., chambre d'hôtel, ou petit restaurant ostendais à soles géantes et vin suret du Luxembourg²⁹. »

Car les deux amants dînent fréquemment à Ostende. Et c'est à Ostende qu'ils passent nombre de leurs soirées en attendant de retrouver leur chambre de Zébruges et son « paradis » de « bois blanc ».

C'est donc une ville nocturne aux couleurs un peu fabuleuses que dévoile le cours du récit : elle offre au couple trois haltes majeures qui méritent chacune une lecture particulière, — trois haltes que J'aimerais intituler « le dîner de la tempête ou la nuit de l'écume de mer » — « le jardin de la minque » — « la nuit du mardi gras ».

LE DÎNER DE LA TEMPÊTE OU LA NUIT DE L'ÉCUME DE MER

Ce soir-là, les amants se sont querellés : querelle fougueuse, ardente, frénétique, comme il en va souvent des démêlés entre amoureux, qui ne sont en définitive qu'un autre visage de la passion ; et, bien sûr, querelle éphémère, qui ne mériterait sans doute pas de retenir notre attention, si elle ne s'était accompagnée d'un déchaînement parallèle des forces de la nature. Et c'est la ponctuation démesurée qu'apporte la tempête à la dispute du couple, puis à sa réconciliation qui constitue l'élément dynamique de ce morceau, et qui lui confère, en animant le décor jusqu'à en faire un acteur privilégié de l'action romanesque, l'essentiel de son expressivité stylistique.

C'est le soir. La voiture roule vers Ostende à travers les bourrasques et les clameurs, comme si l'univers et l'amour des amants souffraient de la même souffrance et réagissaient à l'unisson :

J'eus tous les ridicules et tous les odieux : celui de faire mine de lancer le paquet par la portière et celui de la faire crier de peur en menaçant de jeter la voiture dans le canal, — ce dont la tempête s'occupait d'ailleurs de plus en plus sérieusement elle-même. Je ne sais plus qui avait parlé le premier de mourir, si c'était moi qui en avais eu la lâcheté cruelle ou bien elle la faiblesse sanglotante.

²⁹ *Op. cit.*, p. 43.

Brusquement, l'accès de bête folie orgueilleuse tomba, je pus pleurer en lui demandant pardon, la voiture fut dangereusement arrêtée sur le bas-côté, dans le noir opaque, pour les baisers et les larmes.

Pendant le dîner dans notre recoin habituel, contre la vitre du petit restaurant d'Ostende sur le quai parallèle à l'estacade, la mer nous donna le grand festival. Elle nous tirait dans le noir des salves de vagues blanches qui déferlaient jusqu'à la hauteur d'un premier étage, bien qu'on fût assez loin à l'intérieur du chenal. Entre ces assauts, la jetée se devinait comme une longue blancheur moutonnante sous les montées continues de l'écume qui la recouvrait. Nous étions seuls, c'est pour nous seuls que se prodiguait le spectacle. Il n'y manqua pas un orage avec des fracas de cataclysme et de longs éclairs blancs où paraissait dans toute sa minutie le paysage instantané, la jetée assaillie, le phare, le sémaphore et le cône de tempête, la houle formidable aux marbrures géantes. Notre dispute qui nous avait travaillés d'émotion, puis le fantastique privilège de nous trouver seuls et serrés l'un contre l'autre devant le désert des eaux furieuses et dans la chaleur de notre chair partagée et du vin nous liaient dans un désir de nous mêler corps et âmes, plus intense qu'au premier jour. Fête s'était mise à parler d'avenir, oui, d'avenir, elle affrontait cette grande étendue hostile avec courage, à petites supputations d'espérance résolue; et nous nous rapprochions encore, son épaule confiante appuyée au creux de la mienne et mon front dans ses cheveux, nos regards perdus dans ce futur que ses entrevues illuminaient par trouées comme les éclairs révélaient devant nous la mer tempétueuse : « Tu verras » (...).

En l'honneur de la tempête et de notre réconciliation, pour arroser la sole plus large que l'assiette, j'avais demandé un bon chablis au lieu de notre ordinaire piquette luxembourgeoise, et même je crois que nous en étions à la deuxième bouteille; le compte d'avances n'en serait pas tellement affecté. Je me mis à donner aussi dans les espérances. Oui, un jour, un peu partout, des tours d'habitation s'élèveraient sur des bases que je leur aurais trouvées, des quartiers se construiraient sur des terrains pour lesquels monsieur Non aurait dit oui (...).

Elle m'écoula comme on écoute un conte de fées. « Oh oui ! Tu verras, tu ne dois pas douter de toi, tu es capable, tu seras riche, mieux que riche, tu

feras de grandes choses... Et pourtant, dit-elle encore en se renversant la bouche offerte, nous ne serons plus jamais aussi bien que ce soir³⁰ !

Ainsi, de l'aveu même de Fête, cette soirée qui avait si mal commencé, devient la plus belle que les amants aient connue. La tempête, pourtant, ne désarme pas, et le trajet de retour d'Ostende à Zébruges au milieu des rafales, secoue fortement les occupants de la vieille voiture. Mais, une fois encore, la fureur même des éléments se fait complice du bonheur, puisque, pour couronner les plaisirs enfantins de l'aventure que le couple goûte au milieu de l'ouragan, elle offre aux amants un spectacle final dont la somptuosité semble relever moins d'un caprice des forces de la nature que d'une précaire bénédiction des dieux :

À l'arrivée dans Zébruges, la rue où donnait l'arrière de notre hôtel nous parut d'abord obstruée de décombres ; de plus près, à la clarté des réverbères qui diffusaient à travers cette espèce de dune translucide, une lumière étouffée, on s'apercevait que toute la tranchée entre les tristes maisons était envahie par l'écume de la mer, qui volait par-dessus les toits des immeubles de la digue, en larges écharpes arrachées à la crête des vagues, et venait s'amonceler en épaisses retombées sur toute la largeur de la chaussée, et, par places, sur plusieurs mètres de hauteur. Devant l'obstacle surprenant nous sortîmes de la voiture. Il ne pleuvait plus, la rue était abritée du vent, nos voix étaient curieusement distantes dans la rue déserte, coupée par cette bizarre colline d'ambre tombée du ciel. L'obstacle n'en était pas un : une mousse presque impalpable, un peu visqueuse, assez résistante pour que Fête en prit à pleines mains.

– De l'écume de mer ! répétait-elle émerveillée, pendant que, m'étant frayé passage à travers la barrière impondérable, j'ouvrais la porte du garage.

Notre chambre dominait à peine le moutonnement de ces croupes cambrées qui mouvaient au moindre souffle, intérieurement éclairées de halos roux par les réverbères, et que d'instant en instant venaient épaissir de nouveaux larges lambeaux blanchâtres descendant des toits comme des vols de goélands ou d'anges. Fête, tenant toujours entre ses deux mains le bouquet tremblant de sa cueillette à forte odeur d'iode, courut tout de suite à la fenêtre

³⁰ *Op. cit.*, p. 44, 45 et 46.

pour admirer à son aise. Le chablis après les larmes, le dîner devant les éclairs et la tempête, les visions d'avenir et finalement cette fantasmagorie de la rue comblée de crêpe roux par la mer l'avaient doucement chavirée.

– De l'écume de mer ! Quelle dentelle-éponge ! Quelle couleur, vraiment couleur d'ambre ! Comme on comprend bien qu'on en fait des pipes !

Moi, je savais par hasard que l'écume de mer dont on fait les pipes c'est de la magnésie, qui ne vient nullement de la mer. Mais je ne lui dis pas ; il me sembla que peut-être, et j'en étais attendri, elle s'était mise elle aussi à rêver d'une spéculation pour faire fortune; dans son rien d'ivresse, elle me voyait peut-être proposer à monsieur Non l'exploitation des nouveaux gisements d'écume de mer découverts par moi à ciel ouvert dans une rue de Zébruges. Je m'approchai d'elle et la pris dans mes bras. Mais elle ne se laissa pas détourner tout de suite de la belle dune orientée comme une perle par ses lampadaires internes, et qui continuait à monter vers nous comme une fabuleuse croissance de neige jaunie³¹.

On conçoit que le narrateur reclus dans l'ombre de sa « chambre d'incantation » s'exalte au rappel de pareilles visions. Mais ceux qui ne craignent pas d'interroger leur plaisir se demanderont sans doute pourquoi Marcel Thiry accorde à ce banquier morose en qui l'âge et la solitude ont transformé l'amant de Fête, les dons poétiques qu'il avait refusés à Gustave Dieujeu. Je crois que c'est précisément l'amour de Fête et le pouvoir créateur de la connivence amoureuse qui leur apporteront la réponse à cette question. À cet homme qui s'efforce désespérément de ranimer son fantôme, Fête fut jadis ce que le soleil est à un paysage : c'est à elle, et à elle seule, qu'il dut de connaître un jour la grande commotion de l'imaginaire et d'ouvrir les yeux sur un monde métamorphosé. Cela suffit à expliquer qu'en revivant les heures passées auprès d'elle, il se découvre — et nous découvre — un peu plus que du talent.

J'ajouterai enfin qu'au-delà de la splendeur purement formelle de ce passage, ce qui nous bouleverse à sa lecture, c'est la merveilleuse, la lumineuse, l'irradiante tendresse qui en émane.

³¹ *Op. cit.*, p. 47 et 48.

LE JARDIN DE LA MINQUE

La seconde des trois évocations ostendaises de *Nondum Jam Non*, que j'appelle « Le jardin de la minque », est moins immédiatement liée au destin du couple que la scène de la tempête.

Elle n'est cependant pas un hors-d'œuvre, puisque cette découverte de la minque sert de prélude et d'annonce à une autre visite du même lieu, au cours de laquelle se déroule une des scènes fondamentales du livre : tout se passe comme si l'auteur souhaitait attribuer à ce morceau de bravoure descriptive le rôle dévolu en musique à la première apparition d'un motif ou d'un thème qui sera repris et développé par la suite

Parfois j'entraînais Fête à nous attarder le soir dans cet Ostende que nous aimions, et comme nous aimions aussi la danse, nos soirées se prolongeaient. Ces sorties, c'était toujours quand il m'était survenu des contrariétés plus graves que d'habitude, telles qu'une lettre de mon fils me tourmentant de quelque menace de coup de tête ou m'imposant de lui trouver un argent difficile. Je sentais bien que ces diversions par les salles à danser et les alcools étaient une faute contre notre fête ; Fête surtout aurait préféré notre pureté, mais elle disait oui parce qu'elle devinait bien que si je proposais de ne pas rentrer à l'hôtel ou de nous habiller pour sortir c'est que j'avais en poche une enveloppe lancinante. Elle était d'ailleurs vite gagnée par son goût du plaisir, par cet allant qui était sa nature et qui la faisait marcher toujours un peu inclinée comme dans un élan vers la joie.

Cette faute, plus d'une fois, tourna bien, grâce à la mer qui pénétrait même mes dancings populeux de l'Ostende d'hiver par ses marins à nuque rouge, grâce aux bassins et aux deux jetées où nous allions dans la nuit nous laver de vent du large et écouter les détonations des vagues. C'est dans ces promenades alternant avec la danse jusqu'au petit matin que nous avons un jour découvert la minque, le marché au poisson, de l'autre côté du chenal. Elle attirait de loin par une illumination insolite à cette heure. Nous l'avons gagnée par une chaussée hasardeuse qui est aussi voie de chemin de fer et où sortaient de l'ombre de longues masses blanches, d'interminables rames de wagons frigorifiques en attente. Cette première fois, il était très tard ou très tôt, cinq

heures du matin. Nous avons approché avec prudence, comme on ferait d'un temple où se déroulerait un culte inconnu, l'immense hangar, en forme d'abri pour dirigeable, le long duquel les chalutiers accostés déchargeaient leur pêche à grand bruit de treuils et de poulies, sous les projecteurs violents. Nous nous sommes glissés à l'intérieur, dans le va-et-vient des mareyeurs haut bottés de caoutchouc rouge ou jaune qui apportaient les mannes de poisson trié. Presque toute la prise destinée à la criée de sept heures était déjà étalée sur le carreau, à l'infini de l'énorme nef en parterres réguliers entre lesquels étaient ménagés des chemins comme dans un fabuleux jardin froid. Le froid montait de ce vaste carrelage en damier de chairs froides, parsemé de la glace des cales d'où venait d'être projetée toute la faune marine, un froid assez prenant pour que ne s'y révélât qu'au second temps l'odeur puissante de la marée. Les espèces faisaient de vifs carrés de couleurs contrastées, le zinc des cabillauds, les magnifiques faïences chinoises des dorades rouges, le rose des grondins à moustache, et les grands ventres blancs, vulnérables, bordés de gris, des turbots en Copenhague. Fête ne savait pas que le turbot mousseline provenait de si grandes bêtes. Seules les lottes s'alignaient décapitées, parce que leur chef énorme encombrerait les cales et qu'on le leur tranche dès qu'elles tombent du chalut sur le pont. Mais les petits squales avaient leur tête dentue et bigle, qui finit par décider mon amie, serrée à mon bras, à croire que c'étaient vraiment des requins. Au carré des soles, on en voyait qui palpitaient encore de soubresauts électriques, et d'autres qui ne battaient plus de la queue que par derniers efforts. Fête se raidit : ces agonies venaient démentir l'aspect minéral de l'étalage géant. Et alors, dans la vapeur glaciale qui s'élevait, à peine visible vers le fond de cette cathédrale en faible nappe d'encens à hauteur d'homme, perça jusqu'à écœurer l'odeur du massacre froid³².

Voilà une page qui nous retiendrait longtemps si notre propos était uniquement du domaine de l'analyse littéraire. Le double jeu subtil qu'y pratique Marcel Thiry entre le puzzle des couleurs et la géométrie rigoureuse qui préside à l'organisation des « parterres » de la criée matinale, le balancement stylistique qu'il entretient à plaisir entre la suggestion d'un jardin et celle d'un lieu qui serait voué à quelque

³² *Op. cit.*, p. 57 et 58.

culte aux rites sacrificiels et glacés, nous valent un exemple superbe de ce qu'on peut appeler le fantastique métaphorique. Sans altérer ouvertement la réalité, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, mais en pratiquant ce que *Le Poème et la Langue* nomme « la synthèse identifiante³³ », l'auteur nous laisse adroitement entendre que les apparences les plus anodines de l'univers visible voilent d'inquiétants secrets.

LA NUIT DU MARDI GRAS

Et nous en arrivons à la nuit du Carnaval. La situation financière du narrateur est de plus en plus désespérée : il est couvert de dettes à l'égard de l'entreprise qui l'emploie.

C'est à ce moment qu'une firme étrangère lui propose une situation à Menton. Comme tous les personnages de Marcel Thiry placés devant un choix, il hésite longuement, conscient de l'importance d'une décision qui risque de bouleverser sa vie et celle de Fête.

C'est dans ce climat que se déroule la dernière soirée ostendaise des amants. C'est la dernière, puisque le narrateur va « choisir » Menton. Nous sommes le soir du mardi gras...

Du pont sur le canal, à l'entrée d'Ostende, la petite flottille de guerre nous apparut tout illuminée. Nous avons oublié que c'était mardi gras ; il y avait en ville mascarade aux flambeaux. Des masques vinrent plusieurs fois se coller à la vitre de notre restaurant, tout près de nous, si près que nous voyions la bouche humaine qui remuait dans l'orifice du carton, découvrant des dents jeunes et embuant la vitrine où notre repas d'amants était exposé. Les brocards flamands allaient leur train, dans ce fier patois ostendais plein d'assimilations anglaises, et couvraient notre couple de commentaires salaces. Fête demanda si c'était le carnaval d'Ostende qui avait fait Ensor, ou le contraire.

Nous avons dîné tard et longuement. Les endroits où l'on danse étaient pleins du tumulte carnavalesque, il fallait s'y attendre. Nous avons pourtant

³³ Marcel Thiry, *Le Poème et la Langue*, Bruxelles, Éd. de la Renaissance du Livre, 1967, p. 98.

plongé une ou deux fois dans ces boîtes à jazz et leurs remous de marins et de filles, où les masques tournaient en totons de couleurs ; puis, passé minuit, nous sommes allés vers la minque. Il était trop tôt pour que le parterre des hectares de poisson fût arrangé dans l'énorme halle, mais tous les chalutiers déchargeaient, accostés le long du quai par rang de taille, d'abord les hauturiers islandais, puis les moyens tonnages, puis les pêcheurs côtiers. Leur file, vue obliquement de l'angle du bâtiment où nous nous tenions dans l'ombre, étirait une perspective d'amures, de palans et de mâts qui se mêlaient dans la violente lumière des projecteurs braqués sur chaque tableau, et l'exhalaison glaciale qui montait de toutes les cales ouvertes troublait d'un tremblement imperceptible le fouillis des mâtures superposées en profondeur. Une terrasse, élevée de la hauteur d'un homme au-dessus du pavé du quai, courait tout le long du marché couvert, abritée par un auvent horizontal où s'alignait la longue batterie des projecteurs. Sur cette plateforme, jusqu'à ce que leur ligne allât rejoindre dans l'éloignement celle des bateaux, se suivaient à se toucher les étales des trieurs où venaient se déverser les mannes de marée. Ces grands paniers ronds débordant de la riche prise froide émergeaient de la cale, hissés par le treuil ; un homme les écartait à bout de bras de leur axe de montée pour leur donner l'élan, puis les envoyait, balancés au bout du câble, survoler les tréteaux des trieurs, où ils étaient happés au vol et culbutés en écroulements pêle-mêle de rouges et d'argents écailleux, les raies et les dorades glissant sur les cabillauds et sur les lottes sans tête ; il y avait parfois un panier où l'on n'avait pu faire tenir qu'un seul turbot replié, avec un fretin de rougets glissé dans le repli. Comme de chaque chalutier s'élevait à chaque instant cette montée d'escarpolette, les balancements des paniers parfois concordaient et plusieurs balançoires faisaient ascension ensemble, ou bien leurs cadences se séparaient et il y avait des croisements de paniers pleins en envol et de paniers vides en descente. Chaque départ du pont du bateau, chaque arrivée au-dessus des longues tables était marquée par une élévation rythmique des gants de caoutchouc à hautes manchettes, rouge vif, jaune vif ou bleu vif, qui protégeaient les mains des hommes de la mer ou du port, vêtus de toile rouille et bottés de couleur ou de noir luisant. Le surgissement de la corbeille comble au sortir de la trappe, le pas de valse que faisait un instant avec elle le matelot qui de ses pattes jaunes

ou rouges l'avait saisie aux flancs et la faisait tourner sur elle-même en l'écartant au large pour lui donner l'impulsion et la rejeter ensuite à la volée vers le quai, les quatre mains jaunes ou rouges tendues à sa rencontre quand elle ralentissait son vol au-dessus des trieurs, c'était toute une composition de figures de danse comme nous n'en aurions pas trouvé dans les bals à marins où le carnaval devait s'être déchaîné³⁴.

Nous retrouvons donc la minque, mais à une heure moins proche de l'aube que lors de la première visite du couple, puisque nous assistons cette fois au déchargement des chalutiers.

Une fois de plus, la page est superbe. Une fois de plus, le jeu des couleurs y tient un rôle essentiel, mais si, dans l'extrait précédent, ce jeu se déroulait entre les cases d'un échiquier immobile, il est animé cette fois par les figures d'un ballet fantasmagorique.

C'est en contemplant cette danse des hommes de la mer que le narrateur prend la brusque décision d'accepter la situation qui lui est proposée en France : « En cet instant, je décidai d'assumer Fête dans tous ses désirs et de lui donner Menton³⁵. »

Hélas ! L'emploi a déjà été attribué à un autre. Commence alors le temps des métiers précaires, de la bohème commerciale, de la pauvreté besogneuse, « jusqu'à ce matin d'avril, où, devant l'armoire à glace, Fête se découvrit sous son beau sein la petite boule indolore et sans douleur³⁶ ».

La route de Menton était donc celle du cancer. Le narrateur s'estime coupable, puisqu'il a fait le mauvais choix. Il imagine qu'il est possible « que le cancer ait besoin des complicités du hasard, et que, dans le cas de Fête, ces connivences nécessaires aient été trouvées chez les fatigues, chez les angoisses du lendemain, chez les punaises des lits d'Italie, ou chez les nuits en compartiment de deuxième classe³⁷ ».

C'est au cours de la nuit du mardi gras à Ostende, qu'il a commis la faute décisive : « Là, sur le quai, dans le noir, à côté des grands chalutiers islandais

³⁴ *Op. cit.*, p. 62 à 64.

³⁵ *Op. cit.*, p. 66.

³⁶ *Ibid.*, p. 70.

³⁷ *Ibid.*, p. 71.

illuminés et du bassin tout fumeux de lumière blanche, là, j'avais commis la faute suprême par ma folle promesse de partir³⁸. »

OSTENDE, PLAQUE TOURNANTE DE TOUS LES POSSIBLES

Ostende apparaît ainsi dans l'œuvre de Marcel Thiry comme le lieu où l'homme peut emprunter les diverses routes du possible. Si l'évasion est praticable quelque part, s'il est un endroit où la liberté est autre chose qu'une rime pour les poètes et où l'amour peut déchirer l'indémaillable tissu des effets et des causes, c'est là. Ce n'est pas un hasard si c'est à Ostende que sa fugue conduit Gustave Dieujeu, qu'Hervey rêve de modifier le passé et qu'Axidan enseigne à ses élèves les vertus de la poésie subversive. Ce n'est pas un hasard si c'est dans le train Liège-Ostende et au cours de la seule journée ostendaise de sa brève existence que Zacharie Simul réalise sa vocation. Ce n'est pas un hasard, enfin, si c'est à Ostende qu'avant d'élire la voie qui va mener Fête au cancer, les amants de *Nondum Jam Non* ont connu, par une manière de compensation anticipée, les plus hauts moments de bonheur de leur vie.

Marcel Thiry, je crois l'avoir dit, ne s'est jamais clairement expliqué sur cette passion presque amoureuse qu'il nourrit pour la ville de James Ensor. Seul, à ma connaissance, l'article du 1^{er} janvier 1960, *Fugue à Ostende*, que j'ai évoqué au débit de cette communication, nous apporte quelque lumière là-dessus. Sans doute ce texte n'accorde-t-il apparemment à la ville d'Ostende que le privilège de constituer le terminus de la voie ferrée qui conduit à la côte, mais cet amour de la mer, il l'enracine dans le terreau des extases enfantines qui ne s'effacent qu'avec la vie.

L'homme de 63 ans qui écrit : « Je n'aperçois pas sur un quai de gare l'indication du train d'Ostende sans éprouver l'aiguillon d'un désir », est demeuré l'enfant dont le cœur battait un peu quand il montait avec ses parents dans la malle des Indes pour l'éternité d'un mois de vacances à la côte. Et c'est pour toute une vie et pour toute une œuvre que la mémoire fabulatrice de l'enfance a cristallisé

³⁸ *Ibid.*, p. 67.

une certaine image du bonheur et du songe romanesque autour des quais, du port, du chenal, du phare et de la gare d'Ostende³⁹.

Mais dans l'œuvre poétique de l'auteur de *Plongeantes Proues*, ce n'est plus Ostende seulement, mais toute la mer avec toutes ses couleurs, toutes ses odeurs et toute sa rumeur qui est présente :

Je demande la plage de sable infinie
et pour mon horizon le bandeau de la mer
et le bruit de la mer comme bible.
Et la mer,
la mer, et son aveugle, éternel vouloir dire
qui échoue et qui recommence et qui rebrise
et qui retente la voyelle de la mer.

Faire l'œuvre sans erreur, écouter la mer⁴⁰.

Copyright © 1982 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Charles Bertin, *Ostende dans l'œuvre de Marcel Thiry* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1982. Disponible sur : < www.arlfb.be >

³⁹ L'entrée en vigueur de la réglementation linguistique imposant à toutes les administrations dépendant de l'État et des pouvoirs subordonnés l'obligation, pour désigner les villes et communes belges, de n'utiliser désormais que la langue de la région où ces villes et communes sont situées, a fourni à Marcel Thiry l'occasion de redire son attachement à Ostende. Il publia en première page du journal *Le Soir* le 23 juin 1964 un article intitulé *Mort d'Ostende*, qui commence ainsi : « Ostende n'est plus. La nouvelle m'en a cruellement frappé. Car j'ai toujours aimé Ostende, non seulement pour ses bassins où les couleurs des coques sur l'eau noire, des voiles et des filets s'arrangent en surprises, pour les solitudes de bétons et d'herbe rase que le fort Napoléon étend le long du chenal et d'où il est si beau d'assister, fût-ce pour la centième fois, au départ de la malle de Douvres, pour cette minque enfin, merveille ignorée, où sur des hectares, à 7 heures du matin, la pêche des moyen-tonnage et des grands islandais s'étale en long carrelage glacial, le vaste carreau des dorades de faïence rose touchant celui des cabillauds de zinc. Non seulement pour tout cela, et pour la boutique d'Enser, et pour le noir et blanc bien vernis des ducs d'Albe, et pour ces paniers ronds qu'on hisse au sémaphore et qui veulent peut-être dire la tempête ; mais encore pour le nom même d'Ostende. Ostende ! *Les huitres des vefours se nommaient des ostendes*, écrivait un poète d'hier évoquant le bel avant-hier... Oui, ce me fut une grande peine d'apprendre qu'il n'y avait plus, qu'il n'y aurait plus jamais d'Ostende. »

⁴⁰ *Usine à penser des choses tristes*, Lyon, Les Écrivains réunis, 1957, p. 41.